

Le dernier combat

Kaboul, 12 avril 1982

Voilà cinq heures que nous attendons d'être transférés vers le camp soviétique situé près de Jalalabad. Un camp où nous passerons certainement les derniers jours de notre courte vie. Nous faisons partie de l'armée soviétique et avons été appelés à combattre en Afghanistan. Tous soldats, tous russes et quasiment tous pères de famille, voilà ce que nous sommes. Je m'appelle Dimitri Zaitsev, j'ai vingt-deux ans et je serai sûrement mort quand la guerre sera finie. Ce journal est mon œuvre, le récit d'une partie de mon existence...

Jalalabad, 20 avril 1982

Nous avons à présent découvert le camp où nous dormons à quinze dans des tentes initialement prévues pour huit. L'intimité n'a pas sa place ici et le peu d'affaires que nous avons emportées nous ont été confisquées. J'ai tout de même réussi à sauver ce carnet en le cachant des yeux du général.

Les repas sont médiocres et l'eau, certainement non potable nous rend malades. La chaleur est insupportable et le sable s'infiltre dans les moindres recoins. Un séjour dans les goulags aurait certainement été plus agréable.

Nous sommes tous soldats mais nous nous croisons pourtant sans nous voir, totalement anonymes, inconnus les uns des autres, devenant peu à peu des robots, des hommes sans âmes engoncés dans un uniforme commun à tous et répétant inlassablement la même routine.

Dans cette atmosphère pesante naissent tout de même des amitiés alimentées par les similitudes de nos situations. J'ai sympathisé avec un certain Josef, jeune homme au visage d'ange, particulièrement naïf et optimiste et qui parvient à insuffler de l'espoir dans cet enfer de sable.

Jalalabad, 5 mai 1982

Notre rôle ici consiste à dresser des barrages sur les routes et à poser des mines antipersonnel. Nous tuons chaque jour des milliers d'afghans innocents dont le seul crime est d'avoir marché où il ne fallait pas. Le général, quant à lui, prend cela comme le prix à payer pour appartenir au même peuple que l'ennemi. Cet homme sans cœur a été modelé par des guerres successives. L'armée est sa vie, les combats sont son pain.

Jalalabad, 4 août 1982

Une vague de chaleur s'abat à présent sur la région. Le corps moite et transpirant, nous continuons notre tâche éternelle et meurtrière, déchiquetant les chairs et prenant les vies comme l'on cueille une fleur. Les âmes s'envolent sans cesse, semblables aux mirages aperçus par nos esprits embués et je ne pourrais plus distinguer la vie de la mort.

Jalalabad, 23 mars 1983

Cela fera bientôt un an que nous sommes ici mais j'ai l'impression d'avoir toujours appartenu à ce monde désertique.

Aujourd'hui, Josef et moi avons pour mission d'aller interroger une famille que l'on suspectait de cacher des soldats islamistes. Nous roulions à travers les étendues de sable où seuls les barrages routiers troublaient le silence du désert, quand Josef aperçut une jeune fille recroquevillée sur le bord de la route. Il descendit pour voir ce qu'elle avait et alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres d'elle, un cri assourdissant retentit dans le calme du désert :

« Stop !! Ne faites pas un seul pas de plus si vous tenez à la vie !! ». Josef s'arrêta pétrifié et tandis que je sortais de la voiture, un jeune afghan arriva et dessina avec son pied un grand trait dans le sable :

« Il ne vaut mieux pas dépasser cette limite si vous ne voulez pas finir comme elle », dit-il. Puis nous vîmes que la jeune fille n'avait plus de jambe et qu'elle était morte recroquevillée sur elle, certainement tuée par une mine. Le jeune afghan devait avoir dix-sept ans et était plutôt grand. Son corps frêle était habillé de vêtements monochromes, usés par le temps et par le sable. La faim avait creusé son visage et ses yeux verts étaient si clairs que l'on eût dit que la peur les avait délavés.

Josef recula prudemment et prit le jeune homme dans ses bras, trop reconnaissant pour réfléchir aux conséquences de son acte si quelqu'un le voyait. Cette scène improbable resta gravée dans ma mémoire. Nous apprîmes alors que le jeune homme, nommé Daoud, faisait partie de la famille que nous devions interroger.

Il nous conduisit chez lui et leur misère nous frappa de plein fouet. Le jeune afghan avait deux sœurs plus petites que lui et un grand frère. Ils habitaient avec leurs parents dans une petite mesure perdue en plein désert. La mère était particulièrement mince et l'on apprit de Daoud qu'elle était très malade et n'en avait plus pour longtemps.

Cette famille ne cachait bien sûr aucun soldat mais son sort nous a marqué profondément. Depuis que nous les avons rencontrés, Josef ne pense qu'à une chose : délivrer cette famille en lui faisant passer la frontière pakistanaise. Cet épisode reste désormais dans nos esprits mais nous n'en parlons pas, de peur de nous trahir.

Jalalabad, 3 juin 1983

Une nouvelle mission nous a été confiée par le général. Josef et moi allons devoir nous rendre près de la frontière pakistanaise pour y intercepter des armes.

Cette opportunité est celle qu'attendait Josef, perdu dans ses stratégies. La guerre avait fini par le prendre, ne laissant derrière elle qu'une coquille vide, un homme rongé par la culpabilité et le tourment. Il mit alors en place un plan nous permettant d'aider la famille de Daoud en utilisant ce voyage prochain vers la frontière. C'était risqué mais il fallait le faire.

Jalalabad, 8 juin 1983

Je n'ai pas pu dormir de la nuit, rongé par l'angoisse. Josef, quant à lui, ressemble à un mort dont le sang aurait été lentement bu par la peur.

Notre départ matinal eut lieu dans un silence de mort. Nous rejoignîmes le point de rendez-vous dont l'on avait convenu avec la famille de Daoud. Josef avait secrètement créé un espace, d'une trentaine de centimètres, entre le fond de la remorque et son châssis où la pauvre famille dut s'entasser. Le pénible voyage commença alors. Le sable que soulevait le véhicule encrassait leurs poumons et ils respiraient avec beaucoup de difficulté. La chaleur était étouffante dans ce petit espace et une puanteur s'y éleva rapidement. C'était un mélange entre l'odeur des gaz d'échappement et celle que dégageaient la petite famille à qui la pauvreté ne permettait qu'une hygiène sommaire. L'air manquait et nous dûmes nous arrêter pour les faire respirer. Mais le plus dur fut de passer les barrages routiers sans avoir un comportement suspect qui pourrait attirer les soupçons des soldats.

Le paysage défilant devant nos yeux était dénué de vie. Les montagnes de l'arrière-plan créaient un relief inattendu que le soleil couchant teintait de rose et d'orange donnant à cette peinture un effet surréaliste. Nous arrivâmes alors à la frontière pakistanaise et nous fûmes le sujet d'un contrôle approfondi des autorités particulièrement hostiles aux soldats soviétiques. Josef et moi essayions d'être le plus naturel possible et de ne pas sembler trop suspects. Heureusement la nuit approchant, les soldats de l'armée pakistanaise ne s'attardèrent pas trop et nous pûmes continuer notre chemin. Nous conduisîmes alors la petite famille dans un des camps de réfugiés qui bordaient la frontière sans trop s'attarder car nous n'étions pas les bienvenus au Pakistan. Elle quittait enfin la guerre et allait pouvoir se reconstruire une vie loin des tourments de la mort.

Deparis Chloé, Faudemer Margaux, Firobind Antoine, Denizot Vincent et Flores-Marques Sloane 2^{nde}4

Les adieux furent simples, nous ne voulions pas rester trop longtemps car nous attirions les regards si hostiles aux soviétiques. La famille nous remercia et nous reprîmes la route.

Josef redevint alors lui-même, heureux d'avoir enfin fait une bonne action. Entraînés par son enthousiasme, nous discutâmes de nos vies passées, un sujet normalement tabou entre soldats.

Mais ni notre joie ni notre présence n'étaient acceptées dans ce pays qui soutenait la résistance afghane. Un soldat s'énerma de nous voir rire ainsi et il tira dans le réservoir d'essence. La voiture explosa et nos vies furent soufflées par les flammes. La mort nous prit comme nous avions pris les vies de centaines d'afghans. Josef avait alors deux fils, et j'avais une fille.